

24 images

24 iMAGES

Retour vers le futur *Midnight Special* de Jeff Nichols

Helen Haradji

Number 177, May–June 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81953ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Haradji, H. (2016). Review of [Retour vers le futur / *Midnight Special* de Jeff Nichols]. *24 images*, (177), 56–56.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Midnight Special de Jeff Nichols

RETOUR VERS LE FUTUR

par Helen Haradji

En pleine nuit, un homme inquiet regarde à travers les stores par la fenêtre d'un motel sans âme. Un autre homme, nerveux, se tient en arrière de la pièce. Entre les deux lits, un petit garçon est assis par terre en tailleur, un comics entre les mains. Il lit, ses yeux cachés derrière des lunettes de natation. La scène est aussi simple que singulière. Et c'est elle qui part le bal *in media res* de ce « petit » grand film qu'est **Midnight Special**, quatrième réalisation de Jeff Nichols. Un bal qui se poursuivra sur les routes américaines alors que l'homme inquiet se révélera être un Ranger qui accompagne et protège un père et son fils poursuivis par le FBI et par le Ranch, une secte religieuse à laquelle ils ont appartenu, tous à la recherche du petit garçon.

«Petit» car rien n'est fait dans ce film pour casser la baraque. Rien de spectaculaire, de grandiloquent, d'épate-chaland. Au contraire. Les couleurs, toujours dans les tons froids de bleus, de verts ou de marrons, s'harmonisent naturellement, le montage est posé, précis et les effets spéciaux, s'ils sont puissants et dramatiques, sont utilisés avec parcimonie, toujours pour pimenter, jamais pour cannibaliser le récit. Assurément, voilà qui repose en prenant le contre-pied de tout ce que la production de science-fiction propose aujourd'hui.

Science-fiction, oui, car c'est bien de cela dont il s'agit. Pas celle qui voit voler et / ou s'affronter des superhéros en cape et collants dans toutes les déclinaisons possibles. Pas celle non plus où des robots géants transformables détruisent tout sur leur passage. Pas même celle dont les enjeux se transforment en questionnements éthiques et philosophiques fondamentaux, que l'on songe à **Under the Skin** (2013) de Jonathan Glazer ou à **Ex Machina** (2015) d'Alex Garland. Non. De la science-fiction à échelle humaine. À l'ancienne. De la science-fiction qui permet de croire réellement au fameux « et si... » que trop de films se contentent de nous faire rentrer de force dans la gorge sans se soucier de vérité ou d'authenticité.

Si les cinémas de Clint Eastwood ou de Sam Mendes ont pu incarner, en leur temps, un néoclassicisme qui revisitait les grands genres classiques hollywoodiens pour en assurer une forme de pérennité, celui de Jeff Nichols, ou de J.C. Chandor à sa suite (**All is Lost** (2013), **A Most Violent Year** (2014)) représenterait plutôt un postclassicisme. Car si, comme dans le premier cas, tous les effets et traces de la postmodernité ont tout simplement été ignorés (et heureusement), les modèles semblent eux avoir changé. Non plus le grand Hollywood, mais le Nouvel Hollywood. **Midnight Special** ne s'en cache d'ailleurs pas, évoquant par ses scènes crépusculaires et sa tension construite par petites touches rigoureuses et discrètes **Close Encounters of the Third Kind** (1977) de Spielberg, par sa « poésie de l'épi de blé » les lumières caressantes et quasi-mystiques d'un Terrence Malick ou, par la musique subtile et inquiétante de David Wingo, les accompagnements sonores des œuvres de John Carpenter. Mais au-delà des effets de référence directs, c'est aussi un esprit de ce cinéma d'antan que **Midnight Special** évoque. Un esprit qui faisait primer l'artisanat de la confection et où, surtout, tous les moyens utilisés étaient mis au service de ce qui arrivait à l'humain. Non que la dimension surnaturelle de **Midnight Special** ne soit pas importante ou soignée, mais c'est avec une délicatesse, une intelligence et une retenue formidables qu'elle est traitée (que l'on songe à ce tapis d'herbe



s'inclinant magiquement ou à l'interrogatoire du petit garçon par un agent spécial du FBI, interprété avec finesse et humour par Adam Driver). Et c'est alors, parce que l'étrange et le fantastique n'existent pas uniquement pour eux-mêmes mais servent principalement d'arrière-plan, que le véritable enjeu de **Midnight Special**, celui-là même qui semble préoccuper Nichols depuis **Shotgun Stories** (2007), **Take Shelter** (2011) et **Mud** (2012) – c'est-à-dire le désir de protection, animal et trouble, que l'homme ressent pour l'Autre (quel qu'il soit) – peut prendre toute la place.

Dosé, équilibré à la perfection, sobre et d'une maîtrise hallucinante, **Midnight Special** nous rappelle ainsi une simple leçon bizarrement balayée sous le tapis par un pan bien trop important du cinéma contemporain : ce qui compte, ce n'est pas le tape-à-l'œil, mais bien le récit. D'abord et avant tout le récit. Et c'est de cette façon, ainsi que par un regard final de Michael Shannon, qui joue le père de ce petit garçon, que l'on n'est pas près d'oublier, que ce film à la construction dramatique en crescendo imparable parvient à bouleverser. Simplement. Presque subrepticement. **24**

États-Unis, 2016. Ré. et scé. : Jeff Nichols. Ph. : Adam Stone. Mont. : Julie Monroe. Son : Jeremy Bowker. Mus. : David Wingo. Int. : Michael Shannon, Jaeden Lieberher, Joel Edgerton, Adam Driver, Kirsten Dunst, Sam Shepard, Sean Bridges, Paul Sparks. 111 minutes. Dist : Warner Bros Canada.